Alors, voulant essayer de faire une diversion dans l'esprit de M. de Sauves, Suzanne continua :

—Mais comment arrivez-vous à cette seure-ci et dans l'état où vous êtes ?

Il se regarda et parut subitement très ennuyé, très embarrassé. Enfin :

—C'est vrai, dit-il; je suis dégoûtant. Il faudra me nettoyer, Suzanne.

—Mais enfin, où vous êtes-vous arrangé ainsi ?

—Au coin de la rue Clayel, il y a une maison en construction ; je marchais très vite ne faisant pas attention à ce qu'il y avait devant moi, j'ai glissé et je suis tombé dans une sorte de mare toute pleine de boue.

—Vous êtes donc venu à pied ?

—A peu près.

—Vous arrivez de chez vous ?

—Non de la gare Saint-Lazare. J'ai manqué au Havre, le train de 8 heures 10, et j'ai été obligé d'attendre celui de 10 heures qui n'est arrivé à Paris qu'à 4 heures 25.

Ah ! ça a été de cruelles et longues heures d'attente pour moi, je l'assure.

A la gare Saint-Lazare, le cocher que j'ai pris n'a voulu me porter que jusqu'au boulevard de la Villette et il remisait. Il est fallu avoir une discussion avec lui, j'ai mieux aimé monter à pied.

Suzanne n'insista pas.

Mme Nouvailles s'était doucement retirée.

—Tout de même, voilà une arrivée bien extraordinaire, se dit-elle en regagnant la chambre d'Adèle. Ce monsieur raconte de drôle de choses.... Et dans quelle émotion il est grande dieux !....

On croirait qu'il a fait un mauvais coup.

—Tu vas me laisser voir Adèle, n'est-ce pas ? continua M. de Sauves, maintenant plus rassuré, et par conséquent plus maître de lui.

—Non, pas encore.

—Pourquoi ?

—Le docteur l'a strictement défendu. Personne, qu'une garde qu'il a lui-même installée, ne doit entrer dans la chambre de madame, jusqu'à ce qu'il ait fait sa visite de ce matin.

—Pas même moi ?

—Ni vous, ni moi, ni monsieur Georges lui-même. Vous voyez que la consigne est sévère.

—Où est la petite ?

—Dans ma chambre. Elle est superbe. Madame veut qu'elle se nomme Georgette. Elle a les yeux bleus comme le ciel : les yeux de monsieur.

Pierre sourit avec indulgence.

Suzanne, très familière avec lui, car il y avait longtemps qu'elle était de la maison, parlait du bébé avec un enthousiasme presque maternel.

—Et cette petite merveille-là, dit-il, peut-on la voir, elle, sans la tuer d'émotion ?

—Oui, mais à la condition de ne pas faire plus de bruit que des mouches. Madame repose, et rien ne doit troubler son sommeil.

Elle monta l'escalier avec lui.

Dans la chambre, la petite fille apportée par Eugène Gages sommeillait sous les rideaux de mousseline, ses petits yeux fermés.

Un singulier attendrissement avait pris M. de Sauves en entrant dans la chambre.

Mais en s'approchant du berceau, cet attendrissement se glaça, se figea, se changeant peu à peu en un sentiment de répulsion impossible à surmonter.

—Elle est pu tuer Adèle, comme Robert a tué Berthe !.... se dit-il tout bas, cherchant une excuse à cette bizarre impression.

Et cependant, il avait adoré Robert, tandis qu'il n'est pas été capable de prendre la nouvelle-née dans ses bras.

Suzanne, la bougie relevée, montrait l'enfant, répétant :

—Elle est superbe.

—Ne l'éveillons pas, dit Pierre ; si elle pleurait, Adèle l'entendrait peut-être. Où est Georges ?

—Monsieur est très couché. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il est allé accompagner le docteur.

Pierre colla son oreille à la chambre de son beau-frère, et n'entendant aucun mouvement, aucun bruit, il se retourna vers Suzanne.

—Je vais aller attendre dans le petit salon en bas, l'arrivée du docteur, où le réveil de Georges, dit-il. Sitôt que l'une des deux choses se produira, appelle-moi..

Il descendit ; le jour était tout à fait venu.

L'ordinaire a cette heure-là, les cuvriers arrivaient déjà, surtout le mécanicien qui préparait sa machine.

Mais comme c'était le lundi de la Pentecôte, c'est-à-dire un jour férié, l'usine restait muette et silencieuse.

Vers sept heures, Pierre qui s'était endormi fut éveillé par Suzanne :

—Le docteur est là, monsieur, dit-elle en entr'ouvrant la porte.

Le jeune homme entrevit sa santé du tapagé sur lequel il avait reposé.

—Prie-le entrer dans la chambre de madame ? demanda-t-il à Suzanne.

—Oui, le docteur dit que madame est très bien.

Il ne se le fit pas répéter deux fois et monta quatre à quatre l'escalier.

En entendant ouvrir la porte, le médecin se retourna vivement.

—Je croyais que c'était M. Chaniers, dit-il à voix basse en se parlant à lui-même.

Et sourlant malgré cela à Pierre qu'il connaissait, mais moins que Georges, il mit un doigt sur ses lèvres.

—Madame votre sœur va aussi bien que possible, dit-il ; mais je vous supplie de ne pas lui faire de scène d'attendrissement. Embrassez-la, et puis partez...

Adèle, toute blanche, les lèvres décolorées et les yeux meurtris souriait doucement à Pierre.

—As-tu vu ma Georgette ? demanda-t-elle faiblement.

—Oui, répondit M. de Sauves la gorge serrée d'une singulière émotion. Elle est magnifique.

—Tu l'aimerais bien, n'est-ce pas ?

—Cette question !

—Autant que j'aime Robert !....

—Autant que je l'aime.

—Assez, dit le docteur, vous sortez du programme.

—Oh cet Georges ! demanda la jeune femme en ne tenant point compte de la défense du médecin.

—Suzanne, qui n'attendait jamais qu'on l'interrogeât, répondit à la place de Pierre :

—Monsieur dort toujours. Il n'a pas encore remué dans sa chambre, et comme il s'est couché tard hier au soir, on n'a pas voulu l'éveiller.

—Bien, dit Adèle, laissez-le dormir.

—Je le verrai avant d'entrer chez le médecin, j'ai à lui parler. Du reste, monsieur de Sauves, à vous, comme à lui, je vous demande de ne pas fatiguer ma malade aujourd'hui. Vous ferez tous les deux, dans sa chambre, trois petites séances jusqu'à ce soir, de cinq minutes chacune, pas davantage ; à ma visite de ma soirée, je fixerai le programme de demain.

Maintenant, laissez-nous.

Et vous, ma fille, allez chercher le bébé que je lui fasse faire son premier repas.

Pierre obéit après avoir embrassé plusieurs fois Adèle.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Suzanne descendit auprès de M. de Sauves, la physionomie singulièrement bouleversée, les traits altérés.

—Ah ! mon Dieu ! dit Pierre subitement debout, en proie à une indicible émotion, qu'est-ce que c'est ? Ma sœur !.... Que lui arrive-t-il ?

—A elle, rien, répondit aussitôt Suzanne.

M. de Sauves respira.

—Alors quoi ? demanda-t-il plus calme.

—Le docteur désire parler à M. Georges. J'ai frappé plusieurs fois à sa porte. Non seulement Monsieur ne répond pas, mais aucun bruit ne se fait entendre dans la pièce.

—Pourquoi n'est-tu pas entrée ?

—J'ai peur !

En effet, le visage toujours si décidé de la jeune fille portait les traces d'une terreur profonde.

M. de Sauves répondit pas ; et le cœur lui battant un peu plus vite qu'à l'ordinaire, il monta l'escalier.

La porte de la chambre préparée pour Georges la veille au soir n'était point fermée à clef.

Pierre l'ouvrit, et accompagné de Suzanne, il pénétra dans la pièce.

Les contrevents fermés ne laissaient entrer qu'un jour affaibli, insuffisant pour distinguer lorsqu'on venait du dehors.

—Georges ! dit Pierre à demi voix.

Rien ne répondit ;

Suzanne alla vers la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

Aussitôt, un flot de lumière entra dans la chambre, toute petite, mais coquette et élégante comme toutes les pièces de l'hôtel.

Tout d'abord les yeux de M. de Sauves tombèrent sur le lit placé dans un angle.

Il était arrangé pour la nuit, avec des draps d'une blancheur éblouissante ; sa taie d'oreiller propre, sa couverture faite, et la chemise de soie étalée au milieu, mais il n'était pas défait, et personne n'y avait couché ne fût-ce qu'un quart d'heure.

—Ah ! fit Pierre, singulièrement étonné.

Il se retourna et examina la petite pièce.

Le plus grand ordre y régnait.

Une seule personne y avait-elle pénétré depuis que Suzanne avait préparé le lit ?

Ce n'était pas probable.

—Et tu dis que tu n'as pas revu mon beau-frère depuis que le médecin est sorti de la maison après l'épreuve ? demanda Pierre à la jeune fille.

—Non, monsieur.

Tout à coup, le visage chiffonné de Suzanne se rembrunit, toutes qu'une ombre passait dans ses yeux clairs.

—Je crois cependant, dit-elle, que quelqu'un est entré cette nuit dans ma chambre à moi.

J'ai entendu la porte s'ouvrir dans mon sommeil ; puis une personne est venue autour du berceau.

—Et c'était Georges !

Elle rougit violemment en songeant à celui qu'elle avait cru voir et répondit :

—J'ai à peine ouvert les yeux, car je dormais profondément, et je n'ai vu personne. Mais qui voulez-vous que ce soit !.... ce ne peut être que monsieur.

—Georges n'aura pas pu rester si près d'Adèle avec la tentation de la veiller et l'impossibilité de le faire.

Il sera allé dans son cabinet. Je vais voir.

Il allait atteindre la porte.

Subitement, il se retourna :

—Surtout, dit-il, n'inquiète pas ma sœur, et ne lui dis pas que son mari n'a pas couché ici cette nuit.

—N'ayez pas peur, monsieur Pierre.

M. de Sauves s'en alla définitivement.

Il était un peu pâle avec une grande ride au milieu du front.

En effet, quelques jours auparavant, Jeanne Descours dans un moment de suprême misère s'était présentée à l'usine et avait demandé à voir Georges.

Celui-ci avait catégoriquement refusé de la recevoir.

Mais Jeanne, si facilement, ne se tenait pas pour battue.

Elle était revenue, elle avait écrit.

Voyant ses lettres sans réponse, elle était revenue encore.

Un soir, il y avait deux jours de cela, Pierre l'avait rencontrée à la porte de l'usine, guettant Georges.

L'idée qu'Adèle pouvait la voir, et être malheureuse de cette histoire qu'elle ignorait, engagea M. de Sauves à accourir à la pécheresse.

—Pourquoi vous obstinez-vous à vouloir être reçue par mon beau-frère, lui dit-il très doucement, alors que ne pas l'irriter davantage. Il ne doit pas, il ne peut pas faire droit à votre demande, vous le savez bien.

Elle hocha son visage adorablement joli, avec ses yeux verts sous ses sourcils noirs, et répondit avec une colère persistante :

—Vous en parlez à votre aise, vous, mon cher Pierre. J'ai besoin de de voir Georges, et serait-ce dans quinze ans, je le verrai.

—Ne puis-je le remplacer ?

—Pierre était un homme fort sédusant, avec son visage grave, son franc regard droit et pur.

Troubler un Socrate de ce genre ne déplaisant pas à Jeanne, qui savait quel ennemi elle avait toujours eu en M. de Sauves, et qui trouvait une double savoir à conquérir un homme de cette trempe et de cette tournure, qui lui avait fait du mal.

—Peut-être, dit-elle, en coulant vers lui le regard le plus perfide de ses prunelles phosphorescentes.

—Alors, sortons d'ici ; accompagnez-moi un bout du chemin. Nous causerons en marchant.

—Soit.

Elle lui obéit. Et tout en descendant la rue de Belleville, Jeanne expliqua à M. de Sauves que la vie incertaine qu'elle avait toujours menée l'ennuyait.

On lui proposait un établissement avantageux à Rio-Janeiro, un magasin de confections à monter, elle accepterait si elle avait de l'argent.

—Mais c'est sûr, vous savez, ajouta-t-elle avec son bel aplomb de Parisienne qui ne doute de rien ; il n'y a qu'une seule maison de ce genre à Rio, encore est-elle moitié anglaise, moitié allemande. Si une Française s'y installait, avec les modèles de Paris, on ferait de l'or.

Des millions et des millions arriveraient en peu de temps.

—Et c'est cette somme que vous venez demander à M. Chaniers ? interrogea Pierre

—Oui, et après cela il n'entendra jamais plus parler de moi.

—Combien vous faut-il ?

—Cent mille francs.

Pierre s'arrêta stupéfait.

—Vous êtes folle, dit-il.

—Pourquoi ?

—D'où voulez-vous que Georges tire une si grosse somme, une fortune ?....

—Georges est devenu riche, il a hérité.

—Est-ce que son héritage n'a pas servi à monter l'usine ?

—Oui, mais elle réussit l'usine. On dit partout que vous gagnez ce que vous voulez.

Pierre haussa les épaules.

—Des contes !... dit-il. Plus tard, oui, peut-être. Mais actuellement, nous commençons, et nous avons besoin de toutes nos ressources.

—Alors, qu'est-ce qu'il pourra me donner ? car il m'en faut de l'argent.... oui, il m'en faut !....

—Pierre tout pâle, s'ouvrit.

—Mais il est bête chercher, les trente-huit mille francs déposés par Chaniers sur l'échéance du lendemain n'y étaient pas.

Evidemment, Georges seul les avait pris.

—Malheureux !.... se dit-il, il sera allé chez Jeanne !....

Il a bien choisi son moment !

Ah ! pourvu qu'Adèle ne le sache pas !

Aujourd'hui ce serait la mort pour elle.... et dans quelques jours, ce serait son bonheur qui en mourrait.

Il revint vers le petit hôtel, le visage bouleversé par l'idée que Georges, le mari de sa sœur, avait succombé à cette tentation-là.

Le docteur Graniers attendait Pierre dans le petit salon du bas.

—Mon Dieu ! monsieur de Sauves !.... s'exclama-t-il dès qu'il vit l'ingénieur, comme vous êtes pâle. Qu'avez-vous donc ?

Pierre parut horriblement embarrassé.

—Rien, dit-il. Je suis fatigué.

Le médecin qui était un homme du monde comprit que sa question était indiscrète, il n'insista pas.

—Savez-vous où est M. Chaniers ? demanda-t-il au bout de quelques secondes, je voudrais lui parler avant de m'en aller.

—Mon beau-frère est sorti, docteur.

—Sorti ! à cette heure-ci ! fit-il. Et sans avoir pris des nouvelles de sa femme !.... C'est fort extraordinaire !....

Pierre ne répondit pas, tandis que sur son visage s'accentuait une gêne de plus en plus évidente.

—Enfin, continua M. Graniers, cette absence ne me regarde pas. Je voulais lui dire de ne pas fatiguer Mme Chaniers et d'entrer chez elle le moins possible.

—Je me chargé de votre commission, docteur. Quand reviendra-vous ?

—Ce soir à la nuit, à moins de complications, auquel cas je vous serais reconnaissant de m'en faire savoir.

Mais fi-fi, très sûr de lui, il n'y en aura pas de complications, surtout si vous suivez mes recommandations.

—N'ayez pas peur, vous serez obéi.

Tandis que le docteur Graniers s'éloignait, frappé malgré lui du bouleversement de M. de Sauves, la garde, Mme Nouvailles, appela Pierre.

Celui ci monta.

—Qu'est-ce que c'est ? l'interrogea-t-il dès le seuil du palier.

—Madame s'inquiète de n'avoir pas encore vu monsieur, elle le demande.

—Ah ! fit M. de Sauves, étreint d'une angoisse sans nom.

—Que faut-il lui répondre ? insista la vieille dont les yeux perçants dévisageaient Pierre.

—Mais la vérité, fit l'autre subitement décidé en s'apercevant du regard inquisiteur et malveillant de Mme Nouvailles.

—Vous direz à ma sœur que M. Chaniers est sorti pour une commande importante qui ne souffrait aucun retard, tout-même je vais en faire autant.

—Bien, monsieur, répondit la garde toujours méfiante.

M. de Sauves en effet, prit son chapeau, et se dirigea vers la rue Mosnier qu'habitait Jeanne Descours.

Quand il arriva chez la pécheresse, celle-ci n'était point chez elle et n'y avait pas couché.

—Allons, se dit Pierre, une certaine pudeur a retenu Georges ; il lui a donné rendez-vous dans quelque hôtel banal.

Il attendait Jeanne.

Vers onze heures seulement elle arriva.

Elle rayonnait.

En voyant Pierre ses fins sourcils se froncèrent, et ses yeux verts devinrent méchants.

—Vous ici, dit-elle. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?.....

Jeanne n'était point une violente, au contraire.

Souple et rusée, c'était une féline qui ne s'emportait que rarement et savait se contenir.

M. de Sauves l'avait combattue toute sa vie, il avait été son ennemi déclaré dans sa liaison avec Georges Chaniers.

Toujours Jeanne avait rêvé rendre à l'ingénieur, d'une façon ou de l'autre, le mal qu'elle prétendait avoir reçu de lui.

—Jeanne, murmura Pierre ému et bouleversé en pensant à sa sœur, c'est mal ce que vous avez fait !

—La Tigresse ! flaira un mystère, et trop forte pour avouer qu'elle n'en connaissait pas le premier mot, elle se contenta de hausser les épaules et murmura du bout de ses lèvres roses :

—Ah bah ! mon cher, on se défend comme l'on peut !....

—Ma sœur a accouché hier, une émotion peut la tuer, et c'est dans ce moment-là que vous lui prenez son mari !..

—Ah ! fit Jeanne, en dépit de sa volonté, il a donc disparu votre beau-frère ?

—Ne faites pas l'étonné, vous le savez, Georges a quitté l'usine cette nuit, nul ne sait ce qu'il est devenu, mais moi je suis venu chez vous tout droit.

La tigresse eut un mystérieux sourire.

—Vous vous trompez, murmura-t-elle avec une physionomie qui démentait sûrement ses paroles ; je n'ai pas vu M. Chaniers.

—Vous ne me dites pas la vérité. Vous avez passé la nuit avec lui. Et il vous a donné une somme considérable, une somme qui était hier dans le secrétaire de l'usine, qui n'y est plus aujourd'hui.

—Comment est-ce possible cela, puisque vous, Pierre, l'honnête homme impeccable qui ne devez jamais avoir menti, vous m'avez affirmé, il n'y a pas trois jours, que si votre beau-frère m'avait vu d'argent ?

—C'était la vérité. Nous n'avions pas d'argent à distraire de notre industrie, mais nous avions les sommes nécessaires à nos payements d'ouvriers, à nos échéances.

Elle eut une nouvelle flamme dans le regard, et avec une expression narquoise qui de plus en plus, disait le contraire de ce qu'elle affirmait, elle répéta :

—Je n'ai pas vu Georges. Du reste, il adore la femme, qui est très belle, paraît-il ; que viendrait-il faire chez moi ?....

—Jeanne, ne soyez pas impitoyable. Ma sœur peut en mourir, et Georges aujourd'hui est père de famille ; promettez-moi de ne pas le revoir.... Et pour vous remercier, je ferai tout ce vous voudrez.

—Me donnerez-vous les cent mille francs dont j'ai besoin pour aller m'établir à Rio ?

—Je ne les ai pas. D'où les sortirais-je ? Mais je ne vous tourmenterai pas au sujet des trente-huit mille francs que Georges vous a donnés cette nuit.

—Oh ! ceux-là ! fit la Tigresse encore plus perfide et mystérieuse, je vous défie bien de me les reprendre !....

—Je n'essayerai même pas. Mais par pitié, promettez-moi de ne pas revoir Georges, de ne pas l'éloigner de sa maison et de son intérieur.

—Elle éclata de rire, et dit :

—Vous êtes un homme charmant, mon cher ; mais je dois être à midi chez Hills pour déjeuner, et je meurs de faim. Ce qui a pu creuse, l'amour !....

—Alors vous ne voulez pas me promettre ce que je vous demande !

—A quoi cela servirait-il ! Les promesses et les serments ne sont bons qu'à être violés. C'est du fruit défendu, ça.

M. de Sauves vit bien qu'il n'obtiendrait rien de Jeanne, et désolé, le cœur serré d'une bizarre angoisse, il la quitta.

Mais avant de descendre il jeta un regard sur le petit salon où il l'avait attendue, où elle l'avait reçu.

Des meubles boiteux, recouverts de housses à la blancheur douteuse, le garnissaient.

Une table encombrée de boîtes de poudre de riz, de rubans, de chiffons, tenait le milieu.

Pas une chaise, pas un coin n'était libre ; partout, il y avait soit un paquet, soit une robe ou un manteau, une caisse à chapeaux ou autres.

Aux murs quelques chromos étaient pendus, sans cadres, accrochés par quatre épingles.

C'était le désordre et la malpropreté dans tout leur éclat.

On sentait l'intérieur abandonné, où l'on ne rentre que pour s'habiller avant de partir en guerre ou se dévêtir à la hâte, quand la noce vous a éreintée, et qu'on autre rendez-vous vous attend.

Malgré lui, il pensa au petit nid de Belleville, si propre, si élégant, si calme, et dans le moindre coin duquel, avec ses femmes toujours si fraîches, si mousselines si blanches, ses meubles si soignés, on sentait une si chaude atmosphère de bonheur intime, de sère tendresse.

—Ah ! le malheureux ! se répéta-t-il de nouveau, le malheureux, qui va jeter son bonheur, son présent, son avenir aux pieds de cette créature dégradée !...

Il est probablement rentré chez lui, à l'heure actuelle, mais je ne lui parlerai pas de ma découverte.... Oh ! non !.... Ces paroles-là ne pourraient sortir de ma bouche.

Et le cœur brisé, il reprit le chemin de l'usine.

—Oh est monsieur ? demanda-t-il à Suzanne en arrivant.

Elle secoua la tête.

—Monsieur n'est pas rentré, dit-elle, et madame l'a peut-être demandé dix fois.

—Pas rentré ! répéta Pierre avec une nouvelle angoisse.

Tout bas, il pensa :

—Il n'ose pas !....

Mais Pierre de Sauves eut beau guetter toutes les personnes qui entraient par la grande porte de la rue ; il eut beau écouter les voitures qui montaient la pente si raide de Belleville ; nul ne ressemblait à Georges, aucun fiacre ne s'arrêta devant l'usine.

Toute la journée se passa en des craintes folles, en une angoisse qui serrait le cœur de l'ingénieur.

—Mais pourquoi, pourquoi ne revient-il pas ? se demandait-il sans cesse.

A Adèle, qui voulait voir son mari et commençait à s'inquiéter de sa bizarre absence, il avait fallu faire un conte.

Georges avait été subitement appelé chez M. Chalandon pour une commande.

Le docteur Garniers avait défendu au jeune homme de voir sa femme avant son arrivée ; alors Georges avait embrassé Adèle pendant son sommeil et avec de si grandes précautions que la nouvelle accouchée n'avait rien senti.

Elle crut d'abord ce qu'on lui disait ; mais vers le soir, elle s'inquiéta davantage.

—A quelle heure Georges revient-il ? demanda-t-elle à son frère.

—Il ne peut tarder, répondit Pierre.

—Aussitôt qu'il sera là, tu le feras monter, n'est-ce pas ?

—Oui, sois sans crainte.

La moitié de la soirée se passa.

Un coup de sonnette retentit.

—Voilà monsieur ! dit la garde.

—Adèle devint plus blanche qu'un suaire.

—Non, dit-elle, ce n'est pas lui. Du reste, il a sa clef, et ne sonne jamais.

Pierre était déjà allé à la rencontre de celui qui arrivait.

C'était le docteur Garniers.

—Comment va madame Chaniers ? demanda-t-il à M. de Sauves.

—Elle est inquiète.

—De quoi ?

—Pierre hésita, très ennuyé.

Mais afin que le médecin ne fît pas fausse route, ou même pût l'aider dans les prétextes à inventer pour colorer l'absence de Georges, il fallait qu'il connût la vérité, au moins en partie.

—Je ne sais pas ce qui se passe, dit Pierre en parlant péniblement comme si les mots n'osaient pas venir tomber de ses lèvres, mon beau-frère n'est absenté sans revenir personne.

—Diantre ! cela !

—Depuis hier, quand il vous a accompagné après l'accouchement, il n'a pas reparu.

—Que me dites-vous là ?

—La vérité.

—Et il n'a pas laissé un mot, un indice, quelque chose ?

—Rien du tout, docteur.

—Et vous, son ami, vous ne vous doutez pas de ce qu'il a pu faire ?

Pierre hésita.

Allait-il parler de la Tigresse ?

Et une vision rapide, il vit le bonheur d'Adèle, cette sœur adorée, déjà si sérieusement menacé, et qui pouvait sombrer à jamais, si la moindre indiscrétion était commise.

—Non, dit-il au bout de quelques secondes, je ne sais rien !

—C'est étrange.

—Et vous êtes sûr qu'il n'a pas couché à l'hôtel ?

—La chambre qui lui avait été préparée est dans l'ordre la plus parfait. Le lit n'a pas été défait.

—Et les autres pièces ?

—Pareillement.

Tout à coup, le visage du docteur se rembrunit, il pensait à la raie lumineuse, vue par Georges Chaniers entre les rideaux de son cabinet de travail, il se souvenait surtout de ce que le jeune homme lui avait dit alors.

Mais il ne pouvait entrer dans l'esprit du docteur de se mêler à cet instant-là de M. de Sauves.

—Attendez donc, lui dit-il, je sais peut-être quelque chose.

Pierre sursauta.

—Quoi donc ? demanda-t-il.

M. Graniers raconta l'épisode.

—Etes-vous allé dans le cabinet ? dit-il à l'ingénieur.

—Oui.

—Et vous n'y avez rien constaté ?

De nouveau, la physionomie si droite de Pierre se voila d'une forte nuance d'hésitation.

Il ne voulait pas, il ne pouvait pas dire un mot de la disparition des trente-huit mille francs.

—Non, rien, dit-il simplement, sans parler de la chaise renversée, ni du rouleau trouvé au coin d'un meuble.

—C'est que votre beau-frère pensait que c'était vous qui étiez dans le cabinet. Je voulais moi, l'accompagner croyant que quelque voleur pouvait vous dévaliser.

Il m'a répondu : laissez, ce doit être Pierre.

—Vous me faites frémir ! fit l'ingénieur atrocement pâle.

—Il y a peut-être du quoi. Si M. Chaniers a disparu depuis ce moment-là, c'est qu'il lui est peut-être arrivé quelque malheur.

—Mais, docteur, les assassinats ne se commettent pas ainsi. Il y aurait trace de lutte. On aurait entendu du bruit, des cris, des appels de Georges. Et le corps !.... on le retrouverait quelque part ?....

—C'est vrai, mais tout cela est bizarre.

Et ma sœur réclame son mari. Et j'ai à peine osé monter chez elle, ne sachant que lui dire, que lui répondre....

—Ceci est très grave, car le fièvre, une fièvre mortelle va la prendre.

—Mon Dieu ! fit Pierre en chancelant.

—Que lui avez-vous dit ?

—Que M. Chalandon avait envoyé chercher son mari de très bonne heure, et que pour ne pas vous désobéir, il était parti en l'embrassant sans la réveiller.

—Il faut persister dans cette fable et gagner du temps.

—Où est Georges ? Telle fut la première question d'Adèle quand elle vit son frère entrer dans sa chambre escorté du docteur.

—Je te l'ai déjà dit, répondit Pierre, ton mari est chez M. Chalandon.

—Comment n'est-il pas encore revenu ?

—M. Chalandon l'a peut-être amené à la campagne, car c'est le lundi de la Pentecôte aujourd'hui, et Georges n'aura pas osé lui refuser de l'accompagner, car M. Chalandon, qui est notre plus fort client, représente actuellement notre fortune, notre avenir, et il est un peu despote.

—Oui, mais il est bon. Si Georges lui avait dit que notre bébé venait de naître, il ne l'eût pas amené.

—Qui sait !

—Je suis trop inquiète. Je t'en prie, mon bon Pierre, va savoir au juste rue de Charonne ce qui est arrivé.

—Je veux bien. Mais à une condition.

—Laquelle ?

—Que tu te calmeras et que tu penseras à ta fille.

—Que vous n'allez pas pouvoir nourrir, ajouta le docteur, si vous vous mettez ainsi l'esprit à l'envers.

Elle tourna ses beaux yeux suppliants aux paupières meurtries vers M. de Sauves :

—Je t'en prie, lui dit-elle, va vite si tu ne veux pas que je meure.

Pierre en deux bonds fut en bas.

Mais ce ne fut pas vers la rue Charonne qu'il se dirigea.

Il revint chez Jeanne Descours.

Avec quelques louis, il fit parler la concierge.

La Tigresse était sortie vers midi et demi avec un monsieur qui était venu la chercher en voiture, non pas pour la conduire déjeuner chez Hills ainsi qu'elle l'avait dit à M. de Sauves, mais bien pour lui faire passer la journée à la campagne.

La concierge avait entendu quand elle avait dit au cocher en montant en voiture :

—Gare de Lyon, et vivement.

—Etait-ce une victoria ? demanda Pierro.

—Non, monsieur, un coupé de remise sans numéro.

—L'individu qui est venu la chercher est-il descendu ?

—Non, monsieur, il est resté dans le coin de la voiture.

—Et vous ne l'avez pas vu ?

—Un tout petit peu, quoiqu'il se cachât.

—Comment était-il ?

—Jeune, blond, rose et frais.

—Avec ou sans barbe ?

—Les moustaches seulement, mais très longues.

Pierre chancela :

C'était le portrait de Georges Chaniers.

—Elle n'a pas prononcé le petit nom de ce monsieur devant vous ?

—Non, monsieur.

—Vient-il chez elle d'habitude ?

—C'est la première fois que je l'ai vu. M. de Sauves ne donne plus.

—Georges a eu un accès de folie, se dit-il.

Et lentement, le désespoir dans l'âme en pensant à sa sœur, il reprit le chemin du petit hôtel.

—Eh bien ! lui demanda Adèle en l'apercevant.

Avec un aplomb qu'il trouvait dans son immense affection pour sa sœur, Pierre répondit armé d'un calme imperturbable :

—Eh bien, c'est ce que j'avais prévu.

—Quoi donc ?

—M. Chalandon avait chez lui un de ses amis originaire d'Amérique, je crois, dans tous les cas, fabuleusement riche.

Ce monsieur, a vu avant-hier les produits de l'usine, il s'en est engoué, et il a voulu sur-le-champ emmener Georges dans un magnifique château qu'il vient d'acquérir afin de le remplir de notre travail.

Ce sera une commande énorme.

—Qui lui a fait négliger sa femme et sa fille ?....

Ça m'étonne.

—En devenant père de famille, ma chérie, Georges a compris que de nouveaux devoirs lui incombaient.

—Et il est parti sans m'écrire ?....

—Il n'a pas eu le temps ; il t'enverra sûrement une lettre dès son arrivée là-bas.

—Où est-il ?

—M. Chalandon est avec eux, et personne dans sa maison ne sait où.

—Pourquoi n'a-t-il pas envoyé de dépêche ?

—Dans le pays où est Georges, il n'y a peut-être pas de bureau télégraphique.

—Et sur la route, dans les gares de chemins de fer ?

—Ton mari aura eu peur de l'étonner par le petit papier bleu dont l'arrivée subite bouleverse toujours un peu.

Elle crispa ses belles mains pâles sur ses couvertures :

—On me trompe, dit-elle, tout cela n'est pas naturel !....

Malgré les assertions de M. de Sauves, une fièvre violente prit la jeune femme.

Toute la nuit, elle battit la campagne.

Le docteur Graniers qu'on avait envoyé chercher de nouveau ne la quitta qu'au jour.

—Elle a un tempérament extrêmement vigoureux, dit-il à Pierre ; une autre serait à coup sûr morte cette nuit.

Je vais aller voir quelques malades, je reviendrai après.

Faites bien attention. Ne la quittez pas.

Au moment de franchir le seuil de la porte, le docteur se retourna subitement et dit :

—Pourquoi ne préviens-tu pas la préfecture de police de la disparition de M. Chaniers ?

Pierre devint très rouge.

—Oh ! docteur ! fit-il avec une répugnance marquée.

—C'est que cette absence me paraît de plus en plus inquiétante.

—Certainement, mais aussi faire mettre le nez à ces individus-là dans vos affaires, est peut-être dangereux.

M. Graniers eut un brusque haut-le-corps.

—Dangereux ! répéta-t-il. Pour des braves gens comme vous, qu'est-ce qui peut donc être dangereux ?

(A continuer.)

MESDAMES ET MESSIEURS

Je vous invite instamment et cordialement à vous assurer de l'excellence du NEW HOME avant d'acheter une machine à coudre. Le

New Home

Est positivement la meilleure.

Il surpasse toutes les autres machines.

Croyez-moi et venez l'examiner.

GUSTAV SEEGER,

170 rue du Canal.

N. B.—Depuis le 10 juin 1888, il a été introduit dans la construction du NEW HOME de très grands et de très utiles perfectionnements.

Le HOME est fait d'acier, et, quoique la construction en soit plus coûteuse,

Se vend à meilleur marché qu'aucune autre machine.

12 mai—2mois

Proclamation.

MAIRIE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS,
HÔTEL DE VILLE, 17 mai 1889.

Conformément aux dispositions de l'acte 4 de la session extraordinaire de l'Assemblée Générale de la Législature de 1878 et de l'acte 126 de 1882, et de l'ordonnance No 4985, S. 2, adoptée par le Conseil de Ville le 23 avril 1889, avis est donné que les listes des WARDS, les PRÉCINCTS d'élection et les Polls (bureaux d'élection) dans chacun de ces derniers pour l'élection spéciale qui aura lieu en cette ville le 28me jour de mai 1889, sont officiellement proclamées et les polls (bureaux d'élection) désignés comme suit :

PRECINCTS.

PREMIER WARD.

Premier Precinct—Du fleuve à St-Thomas, de Thalie à Felicity ; coin Hunter et Tchoupitoulas, maison Dempsey.

Deuxième Precinct—De St-Thomas à Constance, de Thalie à Felicity ; 193 Annonciation, maison de Mme Ehinger.

Troisième Precinct—De Constance à Prytania, de Thalie à Felicity ; coin Constance et Orange, maison Kernan.

Quatrième Precinct—De Prytania à Carondelet, de Thalie à Felicity ; 465 St-Charles, maison Brady.

Cinquième Precinct—Du Carondelet à Franklin, de Thalie à Felicity ; 305 Terpsichore, maison de Mme Fitzpatrick.

Sixième Precinct—De Franklin à Claiborne, de Thalie à Felicity ; Locust et Melpomene, maison Kelley.

DEUXIÈME WARD.

Premier Precinct—Du Fleuve à Annonciation et Tchoupitoulas, de Julie à Thalie ; coin Commerce et St-Joseph ; M. J. Labine' House.

Deuxième Precinct—D'Annonciation et Tchoupitoulas à Camp, de Julie à Thalie ; 207 Magazine ; poste de la compagnie de police No 6.

Troisième Precinct—De Camp à Baronne, de Julie à Thalie ; 202 Delord, Murphy's house.

Quatrième Precinct—De Baronne à Franklin, de Juli à Thalie ; Erato entre Dryades et Baronne ; dépôt de ville.

Cinquième Precinct—De Franklin à Locust, de Julie à Thalie ; coin Clio et Franklin, Connell's house.

Sixième Precinct—De Locust à l'avenue Carrollton, de Julie à Thalie ; coin Erato et Locust ; Mrs Tibbet's house.

TROISIÈME WARD.

Premier Precinct—Du fleuve à la rue Magazine, du Canal à Julie ; coin Tchoupitoulas et Gérard.

Deuxième Precinct—De Magazine à Carondelet, du Canal à Julie, 21 rue Union, près Carondelet.

Troisième Precinct—De Carondelet à Dryades, du Canal à Julie ; 127 Baronne, Butterworth's.

Quatrième Precinct—De Dryades à Bassin, de Canal à Julie, 233 Common, Bouneny's.

Cinquième Precinct—De Bassin à Liberté, de Canal à Julie ; 270 1/2 rue Common, J. F. Pulliam.

Sixième Precinct—De Liberté à Claiborne, de Perdido à Julie ; coin Clara et Poydras, Mme Thurman.

Septième Precinct—De Liberté à Claiborne, de Perdido à Canal ; 362 rue Common, Mme Nelsons.

Huitième Precinct—De Claiborne à Johnson, de Gravier à Julie ; 76 Claiborne, Mme Armonds.

Neuvième Precinct—De Claiborne à Johnson, de Gravier à Canal ; 385 Commune, J. E. Carpenter's.

Dixième Precinct—De Johnson à Broad, de Canal à Julie ; coin Banks et Miro, Jos. Rodrigues.

Onzième Precinct—De Broad à Meta le Road, de Canal à Julie ; coin Canal et White, Bannon's.

QUATRIÈME WARD.

Premier Precint—Du fleuve à Dauphine, de Canal à St-Louis ; 45 rue Conti, près Passage de la Bourse.

Deuxième Precinct—De Dauphine à Tremé, de Canal à St-Louis ; 39 Nord Bassin, Mme Jocs house.

Troisième Precinct—De Tremé à Claiborne, de Canal à St-Louis ; Robertson, entre Canal et Doublé.

Quatrième Precinct—De Claiborne à Johnson, de Canal à St-Louis ; Canal et Roman, Wi Hanks.

Cinquième Precinct—De Johnson à Broad, de Canal à St-Louis ; 491 Canal, Marquis house.

Sixième Precinct—De Broad au Lac Pontchartrain, et de la ligne de la rue du Pontchartrain, et de la rue du Canal et Nouveau Canal au Canal Orléans et la rue St. Louis ; coin Douane et avenue Hagan.

CINQUIÈME WARD.

Premier Precinct—Du fleuve à Royale, de St-Philippe à St-Louis, Ste. Anne, près Chartres, Marcadal.

Deuxième Precinct—De Royale à Bourgogne, de St-Philippe à St. Louis, coin St. Pierre et Dauphine, Cadessus.

Troisième Precinct—De Bourgogne à Marais, de St-Philippe à St